



Les moissons du ciel

Days of Heaven
de Terrence Malick

fiche technique

USA 1978 1h33

Réalisateur :

Terrence Malick

Scénario :

Terrence Malick

Musique :

Ennio Morricone



Les moissons du ciel

Interprètes :

Richard Gere (Bill)

**Brooke Adams
(Abby)**

Sam Shepard (Chuck)

Linda Manz (Linda)

Résumé

Ouvrier à Chicago en 1916, Bill, accompagné de sa sœur Linda ainsi que d'Abby son amie, va s'établir au Texas dans un grand domaine où il est employé pour la moisson. Le jeune fermier, Chuck, s'éprend d'Abby qui, poussée par Bill, accepte de l'épouser. Mais Chuck découvre la vérité et veut tuer Bill. Une invasion de sauterelles menace la moisson qui doit être incendiée. A la faveur de cet incident, Chuck tente de se débarrasser de Bill, mais c'est lui qui reçoit un coup de tournevis dans le cœur. Bill, Abby et Linda doivent fuir. Bill est abattu, Linda placée dans une institution, quand à Abby, elle deviendra fille à soldats.

Critique

L'intérêt de ce film est de nous offrir un tableau des grandes fermes du Texas au début du siècle : on y évoque, avec un souci documentaire scrupuleux, l'arrivée du machinisme dans l'agriculture, les problèmes de main-d'oeuvre, les fléaux naturels... Mais l'oeuvre bénéficie également d'un souffle lyrique qui lui permet d'échapper au didactisme et à l'ennui. On se laisse émouvoir par le tragique destin de Bill et de ses deux compagnes. La comparaison avec *les raisins de la colère* s'impose, et le film de Malick n'est pas indigne de son modèle.

Guide des films

Le film n'est pas sans ambiguïté dans sa thématique. D'un côté, il met en relief les contradictions de la société américaine à la veille de l'entrée en

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



guerre des USA ; de l'autre, il plaide avec éloquence, dans ses images, pour un "autrefois" placé sous le signe des rapports hommes - nature "innocents" et harmonieux. Nostalgie et humanisme : Malick met l'accent sur le machinisme—qui détruit l'équilibre—, non sur les rapports de classe. Son film s'inscrit ainsi dans la lignée du cinéma américain traditionnel tourné vers les valeurs du passé, plaidant pour les paradis perdus, exaltant les grands espaces, plaçant l'homme dans la dépendance de quelque mystérieux destin... Les personnages, eux aussi, en rappellent d'autres (*The grapes of wrath*, *They live by night...*), exception faite de la secrète Linda dont la voix rauque, déchirée, "éclaire" le film en le commentant.

La Saison Cinématographique 1979

Il y a longtemps qu'on n'avait vu au cinéma imagerie aussi somptueuse. Un train qui se profile en silhouette contre un ciel presque aveuglant ; une sauterelle qui, en très gros plan, dévore avec une précision clinique un épi de blé ; les gerbes d'étincelles qui jaillissent du cœur d'un haut fourneau ; la procession des vieilles machines de ferme, tracteurs avant la lettre, encore proches de l'énergie animale ou humaine. Champs de blé, immenses, silencieux des bruits de la vie animale et végétale et de la mélodie du vent agitant, brassant tel une chevelure (admirable partition d'Ennio Morricone - sa meilleure composition depuis des années - lyrique, élégiaque, romantique, pastorale), seconde après seconde, vous avez l'impression de voir un film pour la première fois.

Voir et entendre. Ce n'est pas pour rien que le film est présenté en écran large et en son Dolby. Le

bruissement du vent, ou le bruit assourdissant de la fournaise des aciéries qui vous donne à ressentir votre asservissement à la civilisation industrielle des grandes villes.

Et lorsque vos trois personnages quittent la ville pour la terre, immense sentiment de soulagement, une sorte de respiration. Et vous découvrirez que ce film, à prendre (et qui vous prend) par tous vos sens pour cœur l'Amérique elle-même — et le rêve américain. Juste avant qu'il explose ou qu'on en prenne la véritable mesure — aussi l'action du film est-elle située en 1916 et s'achève-t-elle juste avant l'engagement américain dans la Première Guerre mondiale.

Rêve américain, celui qui anime un jeune ouvrier (Richard Gere), sa compagne (Brooke Adams) et la petite sœur de l'ouvrier (Linda Manz). Gere est un violent et après une violente dispute avec son contremaitre, il fuit l'aciérie de Chicago, prend le train, arrive—à trois—au fin fond du Texas.

Ils travaillent dans les champs pour le compte d'un jeune et riche fermier, Sam Shepard, atteint, nous l'apprenons très vite, d'une maladie grave, il n'a plus qu'un an à vivre. Ce qui ne l'empêche pas de tomber amoureux de Brooke Adams. Et germe alors dans l'esprit de Richard Gere l'idée de laisser Brooke Adams épouser Sam Shepard : dans un an, ils hériteraient de la ferme, des terres et de sa fortune. Pendant un an, l'essentiel est de se faire passer pour frère et sœur. Allez savoir pourquoi, vous ressentez ce geste comme une faute, un crime au sens biblique du terme. Peut-être parce que, lorsque survient l'imprévu - Brooke Adams tombe amoureuse de Sam Shepard - la crise se dénoue (?) en une sorte de cataclysme : invasion par les

sauterelles, un feu qui tient de l'apocalypse, une mort violente.

Un sens religieux, plus encore qu'un sentiment de foi religieuse au sens traditionnel du mot, traverse, parcourt, et sous-tend le film. Sens de l'infini des champs de blé, service religieux au milieu des champs - s'ouvrant sur un fermier écrasant un épi de blé entre ses doigts. Religion presque primitive, avec cette dimension du constant renouvellement des choses de la nature. Brooke Adams, Richard Gere et Linda Manz ont trouvé leur coin de Paradis.

Mais à ces "jours de paradis" (le titre original de ce film entièrement raconté par celle qui fut la petite Linda Manz), correspondent les "jours d'enfer". Tout est enfer et paradis à la fois. Ces grands espaces muets, apparemment sereins, sont à la fois liberté et solitude, désolation. (Impression accentuée par la largeur de l'écran). La vie est aussi dure dans les champs que dans les aciéries. L'équilibre fragile, temps d'accalmie avant la tempête. Fatalité, et aussi ce côté noir et destructeur de la nature humaine. Encore une fois, pour les personnages, pour la terre, pour l'Amérique, 1916, ce sont les derniers jours du paradis.

Pessimiste, Terrence Malick ? Sans doute. Mais pas uniquement. Comme dans son précédent film, *La ballade sauvage*, coexistent l'impression d'étouffement d'une vie ordinaire et la sécurité que procure un monde "normal". Il constate aussi cette extraordinaire impulsion de tout homme à vouloir se détacher du lot, quitter le troupeau. A aucun moment, Terrence Malick ne juge. Il regarde, et tire de ses acteurs une performance qui est un modèle

d'équilibre. Aucune scène mélodramatique (morceaux juteux pour un comédien). Il les tient à une certaine distance, en faisant des éléments du paysage au même titre qu'une ferme, un épi de blé, un tracteur, tout en leur accordant identité pleine et entière, laissant — pudeur ? — leurs zones d'ombres. Certains pourront reprocher cette retenue, déduire que Terrence Malick ne s'intéresse ni aux acteurs ni à ses personnages. Ce serait une erreur, car le film, loin de se courber vers vous avec la servilité habituelle, vous élève à sa hauteur.

Mais c'est une erreur concevable, car l'image, signée Nestor Almendros (photo additionnelle de Haskell Wexler - les scènes de neige — qui s'est plié au style Almendros : lumières naturelles, absence totale de filtres), est littéralement magique. Au point, sans doute, que certains feront vite de dire que *Days of heaven* est un film de directeur de photo plus que de metteur en scène. Là encore, ce serait une erreur. Et puis quoi ? Se plaindrait-on que la mariée serait trop belle ? Le seul reproche que l'on pourrait adresser au film c'est de vous interdire absolument de voir un autre film dans la même semaine. Si beau que soit cet autre film, il paraîtrait cru et laid. Et vous enragez d'avoir si souvent galvaudé le mot de "génie" alors qu'il trouverait ici son emploi le plus juste.

La Revue du Cinéma n°339 1979
Henri Béhar

Le réalisateur

Badlands : Des débuts prometteurs avec l'un de ces films-poursuites dont les Américains ont le secret. **Les moissons du ciel** : Ici le décor avait un rôle important : des terres de désolation accentuaient encore le caractère tragique de l'équipée des deux héros. **Days of heaven**, autre image de la réalité américaine, apparut comme une œuvre plus apaisée.

Jean Tulard

Dictionnaire des réalisateurs

Filmographie

Badlands La balade sauvage	1974
Days of heaven Les moissons du ciel	1978
The thin red line La ligne rouge	1998